

# L'Illustration Européenne

## ABONNEMENTS

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-  
ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
Directeur : THÉO SPÄE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE Gravures: Dans le Champ de Blé, d'après M. H. Burgers. - Le Porte-Drapeau. - La Leçon d'écriture, d'après M. P. Seignac. - Le Saki.

TEXTE: Nos Gravures. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - L'Oubli. - Causerie. Qu'est-ce vraiment que vivre? - Un Homme fait pour vivre longtemps. - Histoire naturelle. Insectes fabricants de Fer. - Encore un Chant sur l'Alouette. - Trompé, mais fidèle. Nouvelle. - Marchand contre Marchand. Roman de Mœurs.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.  
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 43.

— 9°. ANNÉE. —

30 Août 1879.

## NOS GRAVURES.

### DANS LE CHAMP DE BLÉ.

Une jeune dame et sa petite fille ont profité du premier beau jour dont l'avare soleil a gratifié la terre, pour faire une courte promenade aux environs de leur maison de campagne.

Elles saluent d'acclamations de joie et d'al-

légresse la réapparition de cet astre lumineux, qui s'est si longtemps fait attendre et désirer; toute la nature s'associe à ce concert de remerciements et d'enthousiasme; les oiseaux, retenus captifs pendant ces longues pluies dans leurs retraites, se réjouissent à la vue de cette vaste sphère éblouissante, qui répand sur la terre la vie et la gaieté; et les pauvres et modestes fleurs, qui végétaient abandonnées dans les champs et les prés, relèvent leurs petites têtes humides, pour aspirer un rayon

de la chaleur vivifiante. Oh! leur bonheur sera bien court, car leur beauté, leurs couleurs, ont séduit la fillette et sa mère, qui, sans pitié pour elles, qui ne demandent qu'à vivre humblement au soleil, les cueillent, les rassemblent et en font un grand bouquet, lequel bientôt paradera sur la table de leur salon.

Ce tableau charmant, qui figure dans notre salle d'Exposition, boulevard du Nord, 107, est dû au pinceau de M. H. Burgers, chevalier de la Légion-d'Honneur, Vice-Président du Jury



DANS LE CHAMP DE BLÉ, D'APRÈS LE TABLEAU DE M. H. BURGERS.

des récompenses des Beaux-Arts à l'Exposition Universelle de Paris, en 1878, qui a eu le mérite de se voir reproduit, par la gravure et la photographie, à des milliers d'exemplaires répandus en France et en Belgique.

### LE PORTE-DRAPEAU.

Le drapeau, c'est la force et l'âme du régiment; sans drapeau, une armée n'est souvent qu'une troupe sans discipline, sans ordre et sans cou-

rage; le soldat s'attache à son drapeau, il l'aime, c'est lui qu'il défend, c'est pour lui qu'il sait mourir.

Aussi le porte-drapeau occupe-t-il dans l'armée un véritable poste d'honneur; et celui à qui

l'on confie cette fonction est-il toujours un de ces hommes qui se distinguent autant par leur fermeté et leur courage que par leur stature imposante.

Celui que nous offrons aujourd'hui comme type à nos lecteurs, ne réunit-il pas toutes les conditions requises? Admirez ce port tout militaire, cette allure martiale, cette figure pleine d'intelligence et d'audace. C'est sa bravoure et sa force qui lui ont valu cette marque de distinction. Quel homme superbe, encadré ainsi dans les plis flottants de son étendard, qu'il saura défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang et qui lui servira peut être un jour de linceul.

Aux teintes sombres répandues dans ce tableau et au genre de peinture, il est facile de reconnaître qu'il est ou de Rembrandt lui-même ou d'un de ses élèves; c'est ce qu'on ne sait au juste.

L'original de cette œuvre magistrale se trouve au Musée de Cassel, en Allemagne.

#### LA LEÇON D'ÉCRITURE.

Le petit Benoit, fils unique d'honnêtes cultivateurs, est un bambin bien éveillé, bien raisonnable pour ses cinq ans. Il est le modèle des enfants, tout le monde dans le village l'aime pour sa gentillesse et son amabilité; ses parents l'adorent et n'ont jamais un reproche à lui adresser, une réprimande à lui faire. Sa jolie figure, rayonnante de santé, ses grands yeux bleus pleins de douceur et son front intelligent, font de lui le plus bel enfant de la commune.

Son vieux parrain, homme d'expérience, lui a prédit un brillant avenir et lui a laissé entendre que s'il se montrait toujours bien appliqué et bien sage, il deviendrait peut-être un homme important. Aussi le petit, stimulé par les paroles de son parrain, et trop jeune encore pour être admis à l'école, a-t-il supplié sa mère de lui enseigner à tracer les lettres de l'alphabet.

La bonne femme n'est pas très-habile à manier la plume; tout ce qu'elle a appris dans sa jeunesse s'est un peu effacé de sa mémoire, mais heureuse de rencontrer chez son fils d'aussi sérieuses et précoces dispositions pour l'étude, elle met tout son savoir et toute sa force de volonté à encourager et à développer ses goûts studieux; et l'enfant suit des yeux et avec une attention soutenue les traits que trace la mère d'une main mal assurée, et tâche à son tour de les imiter et de les graver dans sa mémoire.

#### LE SAKI.

Le saki est une espèce de singe toute particulière et très-peu connue; on l'appelle communément „singe à queue de renard.” Dans l'histoire naturelle, il porte le nom de „Pethecia Satanus.” Il ressemble un peu au sapajou et au sagouin par ses formes corporelles, mais il se distingue de tous les quadrumanes par sa queue en panache et touffue comme celle de l'écureuil. Le système dentaire du saki présente aussi des particularités; il a trente-six dents: quatre incisives, deux canines et douze molaires en haut comme en bas; les ongles différent aussi des griffes des autres animaux de sa race. La tête du saki est ronde et le museau court; les oreilles sont de grandeur médiocre et bordées; les pieds sont munis d'ongles recourbés.

Cette espèce de singe vit dans les profondes forêts de l'Amérique du Sud, et surtout sur les bords du fleuve des Amazones, au Brésil; sa nourriture consiste en fruits et en insectes. Le jour, les sakis dorment, ils ne sortent que pendant la nuit, de sorte que leurs habitudes sont peu connues; on dit qu'ils vivent en troupe de sept ou huit, se livrant à la recherche des ruches et des mouches à miel, et qu'ils sont souvent en guerre avec les sapajous, qui s'acharnent à s'emparer de leur butin.

#### CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Les chaleurs de l'été, les brouillards de l'automne engendrent force miasmes, qui donnent lieu, soit à des épidémies, soit à diverses affections dont on cherche souvent la cause en vain. Nous allons donc parler de cette importante question.

On donne généralement le nom de miasme à toute émanation nuisible aux êtres vivants. On suppose qu'un miasme délétère est un gaz quelconque, tenant en suspension des particules de matières putrescibles et qui, introduits dans l'intérieur du corps, par la voie de la respiration, agissent comme un ferment désorganisateur.

Les miasmes peuvent provenir de corps vivants ou de matières animales en décomposition.

Indépendamment des modifications que l'acte respiratoire fait subir à l'oxygène, à l'azote et à l'acide carbonique, il est d'autres exhalaisons, qui sont unies au phénomène de la respiration et aux fonctions de la peau.

La première est la perspiration pulmonaire, la deuxième est la transpiration cutanée.

L'une et l'autre de ces exhalaisons contiennent une matière animale, dont la nature n'est pas encore parfaitement déterminée, et à laquelle est due l'odeur particulière que l'on rencontre partout où un grand nombre d'individus se trouvent réunis. C'est à ces miasmes, que l'on pourrait appeler physiologiques, que doivent être attribués les accidents chez ceux qui séjournent dans des locaux encombrés et dont l'air n'est pas suffisamment renouvelé.

La propagation de ces miasmes et l'intensité avec laquelle ils agissent, varient avec les conditions de température, d'humidité, d'exposition, etc. Une fois produits, ils ont la propriété de se conserver pendant un temps très-long, de survivre à l'individu, de résister même à la putréfaction. De nombreux exemples le prouvent. Ainsi un médecin anglais rapporte qu'un fossoyeur du comté de Somerset, ayant ouvert, pendant le mois de septembre, la fosse d'un homme mort de la variole, et inhumé depuis trente ans dans un cercueil de chêne bien conservé, mais dont la couverture fut soulevée, il en résulta que parmi les nombreux assistants, quatorze furent atteints de la variole au bout de quelques jours, et la maladie s'étendit dans toute la contrée. — On cite encore deux fossoyeurs, qui, ayant déterré le cadavre d'un varioleux, inhumé depuis dix ans, furent pris de la même maladie, qui se compliqua de malignité.

Les miasmes pestilentiels peuvent produire des états pathologiques désignés sous le nom de „maladies pestilentielles,” dont le caractère général est de ne pas avoir de détermination anatomique spéciale bien caractérisée. Tels sont le choléra, la peste d'Orient, le typhus des camps, la fièvre jaune, etc. Il en est d'autres, au contraire, qui présentent des caractères déterminés, soit du côté de l'abdomen, soit du côté de la peau: telles sont la fièvre typhoïde, la variole, la scarlatine, la rougeole, etc. Mentionnons encore les maladies qui ne sont qu'accidentellement épidémiques et par conséquent miasmatiques: la grippe, l'érysipèle, le croup, la coqueluche, la diphthérie, etc.

Trois conditions sont indispensables pour que se produise la décomposition putride dans le corps de l'homme ou dans celui de l'animal: 1° La présence de l'oxygène de l'air et la facilité plus ou moins grande de son renouvellement; 2° une température suffisamment élevée; 3° un certain degré d'humidité.

Le phénomène de la fermentation est dû à l'action de substances organiques, animalcules contenus dans l'air; pour la putréfaction en particulier, elle serait causée par ces animalcules, et ceux-ci appartiennent au genre „vibron.”

Par conséquent, aux trois conditions énumérées plus haut, il faudrait encore, pour que des miasmes putrides pussent se développer, la présence d'un corps organique vivant, véritable agent de la fermentation.

La décomposition organique est favorisée par diverses circonstances, telles que la température, l'état électrique de l'atmosphère, la nature du milieu dans lequel se trouve déposée la matière animale, l'humidité, le sexe, la maladie, cause de la mort, etc.

Les auteurs sont loin d'être d'accord sur les effets que produisent les miasmes putrides; selon les uns ces émanations n'exercent aucune influence sur la santé; d'autres, au contraire, leur attribuent, comme on l'a vu, les plus funestes conséquences. Les premiers s'appuient sur l'état de santé, ordinairement excellent, et la constitution robuste des bouchers, des savonniers, des tanneurs, des corroyeurs, des mégissiers, des fossoyeurs, des vidangeurs, etc., qui séjournent habituellement au milieu de matières en décomposition; ils citent encore, comme exemple, les étudiants en médecine qui passent une partie de l'année dans les salles de dissection.

Quoi qu'il en soit de ces opinions contradictoires, il est certain que si pour quelques individus les émanations putrides sont d'une innocuité complète, pour d'autres elles offrent danger de mort. Ce qui paraît, en outre, probable, c'est que la peste d'Orient a pour point de départ les matières putrides accumulées dans les villes, et que le choléra se propage, en ces pays, comme ailleurs, par les émanations, qui se dégagent des déjections cholériques.

Observons donc bien les conditions hygiéniques et les milieux où nous nous trouvons, et ayons la précaution d'user amplement de ces désinfectants si connus aujourd'hui et si faciles à se procurer: sulfate de fer, acide phénique, chlore, etc.

ÉLOY.

#### L'OUBLI.

J'avais vu, l'an dernier, au fond d'un cimetière,  
Une petite tombe étroite, et tout entière  
Recouverte de fleurs qui s'effeuillaient au vent.  
C'était le Jour des Morts, et la foule en rêvant  
Sentait près des défunts combien la vie est vaine.  
Tout était blanc sur ce tombeau: pas une veine  
Dans le marbre, caché sous un amas tremblant  
De roses, de jasmin, de lys; tout était blanc. . .  
On eût dit qu'en partant vers la voûte éternelle  
Comme un cygne, la morte avait ouvert son aile  
Et perdu son duvet au bord de ce chemin! . . .  
En écartant un peu les bouquets de la main  
Je lus qu'elle était morte à peine fiancée! . . .  
Et je compris alors cette exquise pensée  
D'un triste amant, perdu là-bas dans l'horizon,  
Qui, le matin, quittant sa funèbre maison,  
Sans doute était venu couvrir sa bien-aimée  
De ce voile de neige épaisse et parfumée  
Que la pluie automnale avait mouillé de pleurs.  
Je viens d'aller revoir la tombe. . . Elle est sans  
[fleurs! . . .]

GEORGES RODENBACH.

#### CAUSERIE.

##### QU'EST-CE VRAIMENT QUE VIVRE?

Des milliers de réponses ont été faites à cette question; et, naturellement, elles ont différencié d'après la manière de voir de leurs auteurs.

Vivre, ce n'est pas compter des heures, des jours, des années: c'est sentir.

On peut avoir séjourné dans la vie un siècle entier, sans avoir commencé à vivre. La vie intellectuelle est à la vie matérielle ce qu'est la vie animale à la vie végétale.

Enrichir son intelligence, c'est monter de quelques degrés dans l'échelle des êtres, c'est devancer l'instant où la pensée, dégagée de la matière, se nourrira de sa propre substance.

Exister, se nourrir, se reproduire, et dormir, une hûtre le fait. Absorber les sels de la terre, pomper les fluides de l'atmosphère, produire sa fleur et son fruit, un gramin le fait.

La véritable supériorité de l'homme n'est

donc pas dans un certain nombre de sensations matérielles qui se reproduisent à des intervalles déterminés; elle est dans le plein et libre exercice des facultés de l'esprit, qui semble s'agrandir à mesure que les sens s'éteignent, comme le soleil, lorsqu'il arrive à l'occident.

Plus on connaît, plus on jouit; plus on a de faits dans la mémoire, de sentiments, ou, si l'on veut, d'illusions dans le cœur, d'images dans le cerveau, et d'aptitude à les reproduire ou à les combiner entre elles, plus on est heureux.

Les créations de l'intelligence sont une autre reproduction de nous-mêmes, qui ne s'opère pas sans de vives satisfactions: c'est ce que j'appelle vivre.

\* \* \*

L'ennui est le produit de l'ignorance, de la mollesse, de l'immobilité des fibres cérébrales.

Un vieillard oisif et ignorant est un être dégradé; ses organes l'abandonnent, parce que la tête ne soutient plus un corps qui tombe en ruine; malheureux qui meurt sans avoir vécu, parce qu'il n'a pas connu les seuls plaisirs qui survivent à tous les autres, les plaisirs de l'intelligence.

Le cerveau est un magasin dans lequel il faut de bonne heure placer avec ordre et ranger avec méthode le plus grand nombre possible de faits positifs. Ces matériaux seront utiles dans cette arrière-saison où les sens sont morts, et où l'esprit, si l'on a pourvu d'avance à ses besoins, est encore plein de vie; c'est là, s'il est permis de le dire, une sorte d'existence posthume dont la science nous fait jouir.

Le cœur, ou pour parler avec plus de précision, ce noble ressort dont l'élasticité déplace, pour ainsi dire, notre être tout entier, pour le répandre dans tout ce qui est sensible, et l'identifier avec tout ce qui nous ressemble, est une faculté précieuse; mais on ne se la donne pas, on la reçoit de la nature toute faite, et il n'appartient pas à tout le monde d'en parler.

Cette faculté a une langue d'instinct qu'il est impossible d'imiter, et elle sera toujours le désespoir de ceux qui voudront apprendre par des règles ce que la nature a refusé de bien faire comprendre. Ces hommes artificiels auront beau faire; placés hors de leur sphère naturelle, ils conservent toujours quelque chose de la région aride à laquelle ils appartiennent; lorsqu'il s'agit de sentiment et de vérité, on reconnaît facilement l'accent étranger.

Mais lorsque cette faculté vient de l'âme dans sa pureté primitive, elle est la source des jouissances les plus vives, et j'ajouterais des peines les plus cruelles, si la bonne nature n'avait déposé au fond des cœurs les compensations les plus généreuses.

\* \* \*

Il n'y aurait ni dureté, ni méchanceté dans le monde, si l'on pouvait se douter des jouissances dont se nourrissent les cœurs bienveillants et toutes les nourritures d'une bonne action. Il n'y aurait ni ignorance, ni oisiveté dans le monde, si l'on connaissait les charmes de l'étude et les délices d'une imagination créatrice.

Transportez un homme doué de facultés éminentes sous les feux de l'Equateur, ou dans les glaces du cercle polaire; s'il y est exempt de souffrances physiques, il y sera nécessairement heureux, parce que le prisme dont son esprit est doué ne l'abandonne pas un instant. Il n'est jamais seul; semblable à un monarque dont l'antichambre est toujours pleine de courtisans disposés à lui plaire et qui attendent qu'on les introduise, il a toujours à sa disposition une certaine quantité de mouvements intellectuels qui sont en dépôt dans sa mémoire; il en ouvre les portes, et à l'instant les idées, les images, les souvenirs se présentent en foule et dansent dans son imagination; les Muses le bercent, les Grâces le caressent, et les réminiscences des vieilles amours le tiennent éveillé.

Que si un tel homme voyage dans les pays civilisés, et si les habitudes de son esprit le portent aux époques et aux monuments de notre histoire, tout le charme; un rien même l'intéresse.

Cette antique tour qui tombe en ruines, et qui n'est plus qu'un repaire de bêtes fauves, un nid d'oiseaux de proie, rappelle à son souvenir les hauts faits des anciens preux. Il les voit chevaucher en cuirasse, en brassards, et armés de toutes pièces. Il entend le son du cor, il voit la dame châtelaine à sa croisée, le pont se baisser, le damoiseau introduit, relevant sa visière, recevant l'accolade, et toutes les beautés poétiques du régime féodal se retracent à ses yeux enchantés. Cette hutte abandonnée sur la cime d'un rocher, et sur laquelle votre âme indifférente laisse à peine tomber un coup-d'œil, rappelle à sa mémoire le souvenir du saint ermite, qui, au fond de cette retraite, jouissait à la cour d'un grand crédit. Ce vieux bâtiment, dont les ogives sont encore debout, retentit jadis des cantiques que des vierges pieuses adressaient à l'Éternel.

\* \* \*

Que si son génie a pris un essor plus élevé, s'il s'est livré à l'étude de la géologie et des sciences naturelles, ce caillou que le passant foule à ses pieds, sans y prendre garde, fut à ses yeux la demeure d'un mollusque contemporain de la création du monde. Ce torrent qui vous assourdit de son bruit importun, est un heureux messager, qui lui apporte les débris des diverses roches qui composent les sommités desquelles il s'écoule. Il est encore un mineur infatigable qui déchire les flancs des collines, met à nu les atterrissements successifs dont se forma la superficie de la terre avant le débrouillement du chaos. Il assiste, par les témoignages irrécusables que lui apporte ce torrent, à la création du monde.

La nature, animée par le souffle du Créateur dans les premiers jours du monde, et dont les exemples vivants se sont perpétués de race en race jusqu'à nos jours, n'a pas pour lui des charmes moins vifs. L'insecte qui allume sur l'herbe sa lampe amoureuse, la belle diotique qui ouvre son calice aux premiers rayons du jour, le phalène qui vole dans les airs d'un air inquiet en recherchant ce qu'il aime, sont à ses yeux les anneaux de cette chaîne d'amour qui lie ensemble tous les êtres.

Et si le plus ingénieux des peuples qui aient jamais figuré sur le globe, a légué à notre observateur ses aimables traditions, elles répandront un enchantement nouveau sur tous les objets qui l'environnent.

Ainsi, la nature et la science, l'austère vérité et de riants mensonges, occupent tour-à-tour les instants et charment les loisirs de notre philosophe. A la hauteur où il s'est placé, il conserve une noble indépendance. Il ne plie pas un genou servile devant l'idole qu'un flot de la cour élève et qu'un autre flot emporte. Il fait descendre l'homme du jour des échasses que lui a prêtées le pouvoir, et il trouve que c'est un nain. Toutes les grandeurs lui paraissent petites, et toutes les ambitions misérables. Il n'accorde ses respects qu'à ce qui, sur la terre, est grand par soi-même. Autrefois, entraîné par le torrent du monde, enivré de ces renommées que donne et qu'ôte à son gré un sot vulgaire, il courait après des jouets, et il n'était qu'un enfant. La solitude, la réflexion, la science en ont fait un homme.

D. COUDRIER.

#### UN HOMME FAIT POUR VIVRE LONGTEMPS.

Envisageons-le d'abord au point de vue physique :

Sa taille est convenable et bien proportionnée, sans être trop élevée; il est de grandeur moyenne et un peu gros; son teint n'est pas trop vermeil: trop de couleur dans la jeunesse est rarement un signe de longévité.

Ses cheveux sont plutôt blonds que noirs; sa peau est ferme sans être rude; sa tête n'est pas trop grosse; de larges veines sillonnent ses extrémités. Ses épaules sont plutôt rondes que plates. Son cou n'est pas trop long, et son abdomen pas trop proéminent.

Ses mains sont larges et ses doigts pas trop longs. Ses pieds sont plutôt gros que longs, ses cuisses fermes et arrondies.

Il a une poitrine grande et bombée; une voix forte; il peut facilement retenir son haleine pendant un temps prolongé.

Il a de l'harmonie dans toutes les parties de son être; ses sens sont bons sans être trop délicats; son pouls est lent et régulier. Son estomac est excellent, son appétit bon, ses digestions faciles.

\* \* \*

Passons au caractère :

Il n'attache nulle importance aux plaisirs de la table; il ne mange pas simplement pour manger, mais chaque repas est pour lui tous les jours une heure de douce gaieté. Il mange lentement, sans être trop altéré, ce qui est toujours un indice de rapide consommation.

Il est loquace, actif, capable de joie, d'amour et d'espérance; mais insensible aux sentiments de haine, de colère et d'avarice.

Ses passions ne sont jamais violentes et dangereuses; s'il vient à s'adonner à la colère, il en éprouve plutôt une chaleur douce et bienfaisante, une fièvre artificielle et modérée qu'un débordement désordonné de la bile.

Il a une grande tendance aux calmes méditations et aux agréables spéculations.

C'est un optimiste, un ami des joies naturelles et du bonheur domestique; il n'a pas soif des honneurs et des richesses et s'efforce d'écarter toute pensée de vains soucis qui troublent la vie sans utilité aucune.

Tachez donc, lecteur, de vous modeler sur ce type autant que possible.

X.

#### HISTOIRE NATURELLE.

##### INSECTES FABRICANTS DE FER.

Il existe, dans certains cours d'eau de la Suède, un minerai de fer assez abondant pour être exploité dans les usines et dont le mode de formation a beaucoup occupé les savants. Aujourd'hui, l'étrange mystère est dévoilé: ce minerai est produit par des insectes.

Un lac de la province de Smaland avait beaucoup baissé de niveau et permettait de suivre de l'œil l'évolution du minerai, et c'est ainsi que l'existence des insectes, ou infusoires, ou métallurgistes, a pu être constatée.

Là s'offrait un spectacle étrange et merveilleux. Au fond de ces dépressions, dont le diamètre variait entre 15 centimètres et 1 mètre, on voyait s'agiter sur le minerai de petits êtres de différentes tailles, les uns visibles à l'œil nu, les autres si petits que, sans une loupe, ils seraient restés invisibles. Tous étaient activement occupés à s'enfermer dans leur enveloppe métallique, comme le fait la chenille dans son cocon.

Pour le spectateur, ce travail semblait s'opérer de la façon systématique que voici :

Le petit être, à l'aide d'un réseau de filaments noirs et fins, dessinait la forme extérieure du grain; la charpente de l'édifice était faite avec un vide au centre, et l'extérieur, était en tout semblable à l'intérieur, quoique six ou huit fois plus grand. Du centre où il était placé, l'insecte groupait autour de ces filaments des rayons d'une couleur brune, s'enfermant, se murant avec une volonté prodigieuse, jusqu'à ce que son œuvre eût pris l'apparence des œufs de grenouille, sauf la couleur, qui était brune.

En mettant dans sa main, avec un peu d'eau, ce globule avant qu'il soit entièrement achevé, on voit travailler le petit être; mais faites couler l'eau doucement, et tout s'écroule en une masse plate dans laquelle de faibles mouvements sont visibles pendant quelques instants encore, puis tout s'arrête bientôt et à tout jamais. Ces masses plates expliquent la formation du „money-acre."

On doit remarquer que ces petits êtres ne font pas de globules de la même grosseur, mais que les dimensions du globule sont toujours

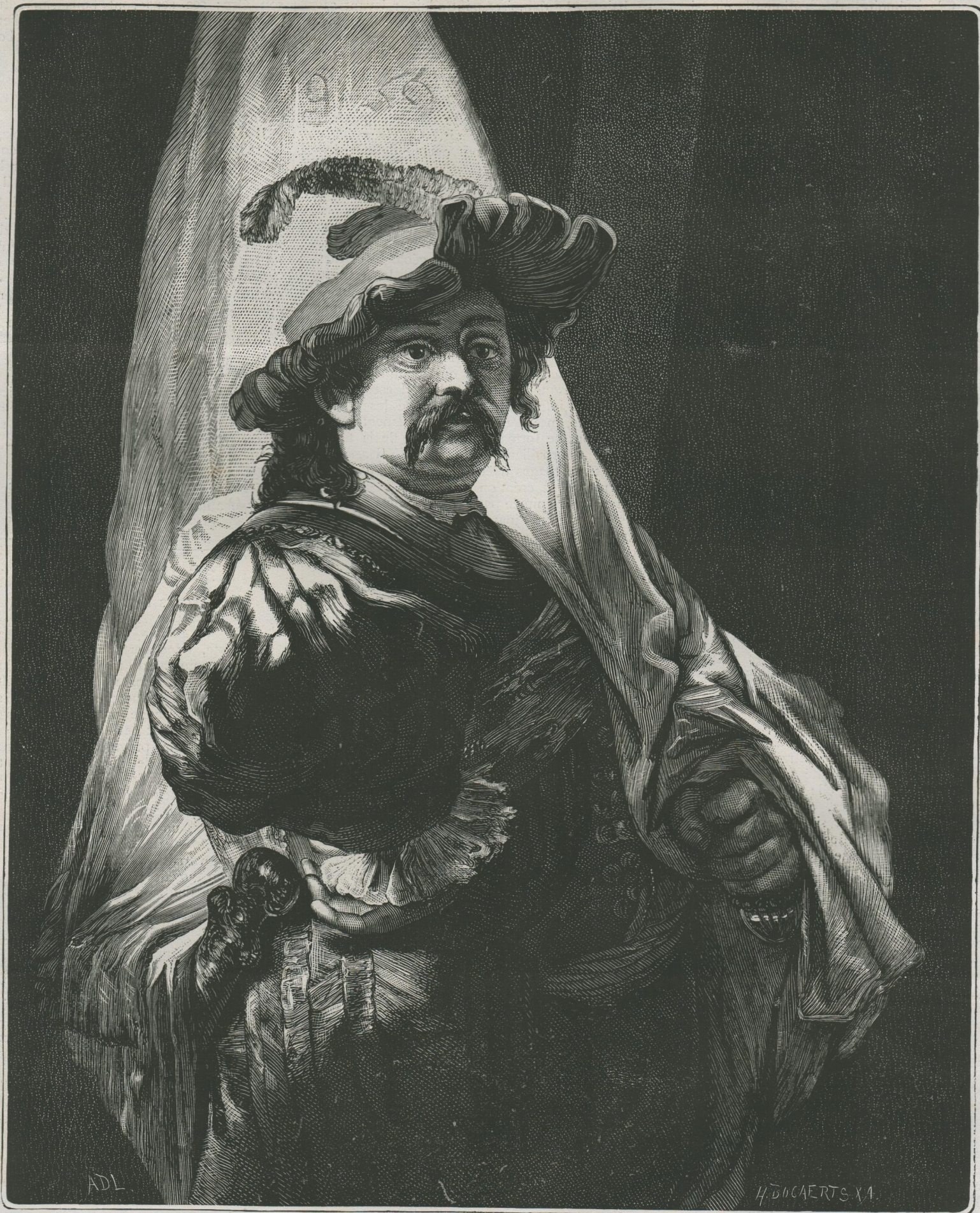
proportionnées aux dimensions de l'animal qui doit y habiter.

En groupant toutes ces observations, l'auteur de la découverte qui nous occupe (M. Sjogren) pense que le minéral de lac est produit par

des infusoires qui vivent dans les cours d'eau, que ces infusoires choisissent, pour parfaire leurs travaux, et des eaux et des fonds à leur convenance; enfin que les eaux calmes sans courant, leur sont indispensables, car on ne

trouve jamais du minéral au milieu du courant des rivières, et si la rivière fait un coude.

Le minéral de lac ne se rencontrant que sur certains points, sur les fonds de sable ou d'argile, et n'étant pas répandu partout uni-



LE PORTE-DRAPEAU, D'APRÈS REMBRANDT.

formément, on peut en conclure qu'il est dû à une cause organique, car si c'était un précipité ou un sédiment, il serait distribué uniformément sur tout le fond du lac; s'il était dû, au contraire, à l'action des eaux sur certains terrains,

on le trouverait dans le même lac, partout où se rencontre ce terrain, ce qui est contraire à l'expérience.

Le minéral existe sur certains points, toujours les mêmes, en bancs réguliers. En l'examinant

avec soin, on aperçoit l'animal dans chaque grain à l'état pétrifié, mais bien reconnaissable encore à sa forme et à sa couleur; et il est probable que la petite quantité d'acide phosphorique, que décele l'analyse, est due à l'exis-

tence de ces êtres qui, après avoir accompli leur tâche au fond des lacs, s'enveloppent dans le métal pour mourir en repos.

Et maintenant d'où provient le fer employé par ces merveilleux architectes pour construire

leurs retraites ?

Cette origine ne saurait être douteuse; le fer existe dans les eaux à l'état de sel soluble, ou bien il est emprunté au fur et à mesure par ces eaux aux terrains environnants.

Le minéral de lac se reproduit assez vite. Dans certains lacs d'où l'on avait extrait, vingt-six ans auparavant, toute la récolte métallurgique, on retrouva, après cet intervalle, une nouvelle moisson presque aussi abondante.



LA LEÇON D'ÉCRITURE, D'APRÈS M. P. SEIGNAC.

Voici, comment on procède en Suède, à l'extraction du minéral ferrugineux.

Il s'agit d'une pêche dans laquelle le pêcheur est un mineur et le poisson un minéral !

La pêche se fait à la fin de l'automne,

lorsque l'eau des lacs est couverte d'une glace déjà épaisse de 7 à 8 centimètres. On perce de petits trous dans la glace, dans le point où il existe des bas-fonds; par ces trous on glisse une grande perche, et, soit par le bruit

particulier du minéral heurté au fond de l'eau, soit par l'examen des débris ramenés au jour, on reconnaît l'existence du dépôt ferrugineux.

Le pêcheur, ayant ainsi reconnu un gisement, en marque les limites au moyen de

brindilles fichées dans la glace, et l'espace qu'il a circonscrit de cette manière deviendra son domaine, propriété légale sur laquelle nul autre ne pourra venir poursuivre des recherches jusqu'à la fin de l'hiver.

Quelques mois après, la glace étant devenue assez forte, le pêcheur y creuse un trou d'un mètre de diamètre qui lui permet d'enfoncer jusqu'au fond du lac, à l'aide d'une longue perche, un crible, puis un râteau large de 60 centimètres. A l'aide du râteau, il rassemble le minerai en tas au fond du lac; puis, prenant un râteau plus petit, il charge son crible qu'il retire plein de minerai, mêlé de sable et d'argile. Tous ces détritiques sont ensuite soumis à la lixiviation; en les agitant sur un crible placé dans l'eau, on sépare le sable et la vase, et on retient sur le crible le minerai; puis il n'y a plus qu'à aller vendre au fourneau le plus proche le produit de cette singulière pêche.

Selon son degré d'habileté, un homme peut rassembler, dit-on, une demi-tonne de minerai par jour. Aussi ce travail peut-il devenir assez lucratif. Les habitants de la province de Smaland exercent de bonne heure leurs enfants à cette pêche, dont le succès dépend de l'habileté de l'ouvrier.

On prétend qu'il ne serait pas impossible d'acclimater, dans d'autres contrées que la Suède, les insectes producteurs de ce singulier minerai; mais il faudrait commencer par trouver des eaux naturellement chargées de fer en dissolution, car évidemment, comme il est dit plus haut, les infusoires en question empruntent le fer aux lieux où ils se trouvent, comme les mollusques empruntent le carbonate de chaux de leurs coquilles.

O.

## ENCORE UN CHANT SUR L'ALOUETTE!

Chante, chante, douce alouette,  
Repète ton joyeux refrain;  
Pour moi, t'entendre est une fête,  
O mon chanfre aimé du matin.

Chante la joie et l'allégresse;  
Chante le bonheur et l'amour;  
Toujours avec nouvelle ivresse  
Nous te saluons au retour.

Ta chanson, c'est une prière,  
Qui, le soir, au jour dit : adieu!  
Et, célébrant l'aube première,  
Comme l'encens monte vers Dieu.

Chante, chante donc, alouette,  
Réjouis les prés et les champs;  
A ta voix chère, le poète  
Aime à mêler ses humbles chants.

Ainsi que toi, de la nature  
Il est aussi l'hôte rêveur,  
Et comme toi, sa voix murmure  
Un chant qu'il puise dans son cœur.

F. WAGENER.

## TROMPÉ, MAIS FIDÈLE.

Nouvelle.

VI.

De retour à Bonn Alfred trouva la ville bien plus triste, bien plus solitaire encore qu'auparavant. Que de fois, les bruits et les étourdissements des premiers jours d'entrée dans la vie libre de jeune homme, lui avaient fait mal au cœur!

— Comme j'étais heureux chez moi, se disait-il, là, dans mon petit village; heureux, content avec elle.

Le pauvre garçon eut pendant quelques jours la nostalgie. Mais bientôt le courage lui revint, et plus inébranlable que jamais.

C'étaient les premiers jours d'Université, c'est-à-dire, jours de liberté folle pour ces jeunes gens fraîchement sortis des pensions. Semblables aux prisonniers qui, après de longues années, retrouvent leur liberté; semblables à l'oiseau captif qui a brisé ses fragiles entraves, ces jeunes étudiants, qui n'ont plus l'œil d'un maître veillant sur eux, par toutes sortes de plaisirs dont ils se grisent pour ainsi dire, et dont ils sortent le plus souvent déjà le cœur élaboussé, fêtent follement leur prétendue émancipation. Ce sont les premiers jours qui d'ordinaire décident de l'avenir du jeune universitaire. Ceux qui ont passé par là ne le savent que trop bien.

Dès les premiers jours, notre héros se mit vaillamment à l'œuvre, car il voulait devenir médecin. Il allait se vouer à ce véritable sacerdoce, à cette vie de sacrifices de tous les jours, de tous les instants. Il allait devoir sonder ces plaies sans cesse renaissantes de l'humanité. Le scalpel en main dans ces lugubres amphithéâtres, il devra chercher et découvrir peut-être bien des secrets de la nature. Il devra voir et toucher du doigt la misère humaine; chaque jour peut-être il verra quelqu'un se vautrer dans la fange du crime; chaque jour enfin il devra panser la lèpre hideuse du vice, et de cette atmosphère délétère, il devra sortir le cœur pur de toute souillure, et l'âme encore remplie d'illusions. Le cœur formé aux plus mâles vertus, l'esprit cultivé, la main exercée, après quelques années il sera le soldat de l'humanité souffrante; il sera mis aux avant-postes de cette armée innombrable, toujours renaissante et jamais vaincue, des misères humaines!... Là, il se trouverait toujours impassible et sans peur sur la brèche, affrontant, non pas comme le soldat sur le champ de bataille un adversaire si pas égal en nombre au moins visible, mais un ennemi invisible, impalpable, qui, répandu dans l'air, l'entoure, l'enserme partout; un ennemi qu'il respire à chaque aspiration; qui le mord de son dard au moindre attouchement; un ennemi qu'il faut affronter le front calme, en refoulant au fond de son cœur les angoisses d'une épouse chérie, en s'arrachant aux caresses de ses petits enfants. Il savait qu'il tomberait peut-être inconnu dans un coin reculé du pays, terrassé par l'épidémie; mais il savait aussi que si sa mort devait être inconnue, obscure pour le monde, elle serait inscrite là-haut au livre de la vie. Il savait que le dévouement du médecin est souvent méconnu, mais il ne s'arrêterait pas à ces considérations personnelles: il aurait fait son devoir, le reste lui importait peu.

Donc, il avait d'un coup-d'œil embrassé toutes les gloires, ainsi que tous les déboires de la position médicale; mais quels combats inconnus n'aura-t-il pas à soutenir encore avant d'atteindre son but; quelles victoires à remporter sur ce démon tentateur qu'on nomme la séduction?

Que de fois Alfred frémit à cette sombre idée; que de fois, dans ces luttes du vice contre la vertu, n'avait-il pas été sur le point de perdre courage et d'aller redemander à son pauvre village la paix et le bonheur qu'il croyait, dans ces moments de découragement, à jamais perdus pour lui. Mais soudain une image souriante, une figure angélique, qui lui passait comme un éclair devant les yeux et faisait battre son cœur, venait chaque fois fortifier son courage vacillant.

Les moments de loisir qu'il pouvait enlever à ses études, il les partageait entre son vieil oncle qui l'affectionnait plus que jamais, et dont il s'était promis d'embellir la vieillesse, et quelques véritables amis avec lesquels il causait science, art et poésie. Il n'oubliait pas, cela va sans dire, ceux qu'il avait laissés au village, et qui lui étaient si chers.

VII.

Au bout de peu de temps, Alfred était devenu un étudiant modèle.

Quoique entièrement adonné à ses études médicales, il trouvait encore de temps à autre

un moment à donner à la muse, qui, oubliée et se taisant pendant ses heures sérieuses, était plus harmonieuse et plus séduisante dans ces instants où, fatiguée des choses matérielles et abstraites, l'âme du jeune homme demandait un peu de repit et de plaisir.

Dans ce cœur d'élite, c'était comme un combat continuel entre la nature souriante et la nature souffrante.

— Oui, se disait-il parfois, quand, assis près du lit d'un pauvre malade, il constatait les ravages continuels d'un mal qui le plus souvent ne pardonne pas; oui, je comprends que la vue des maux sans nombre dont vous avez frappé vos enfants ait brisé bien des illusions. Pour bien des hommes, la nature semble perdre et son prestige et sa magique beauté à la vue de ce ver qui ronge sans pitié et sans relâche l'humanité! Mais pour moi, elle me paraît plus belle que jamais. Si la lèpre fait détourner la tête avec dégoût, pour moi elle a ses enseignements, et vous savez lesquels, grand Dieu!

L'étude des sciences médicales, cette recherche de tous les instants dans la matière, n'avait pu enlever du cœur du jeune Alfred ni un rêve, ni un rayon du feu divin qui brûlait en lui. Une de ses principales distractions était la promenade. Quand il se sentait l'esprit pour ainsi dire épuisé par les études et les veilles, son but de promenade de prédilection était un vaste et vieux bâtiment situé sur une petite colline, au bord du Rhin, non loin de la ville.

Là, devant ses yeux, se dressait, enveloppée des brumes douteuses du soir, une gigantesque construction abandonnée. Il lui semblait qu'elle était entourée d'une auréole magique et comme marquée d'un sceau fantastique, avec ses murailles grises où l'âpre doigt du temps avait arraché le mortier et semé la fougère sauvage; avec ses fenêtres brisées, à travers lesquelles le vent poussait parfois des raffales formidables; avec sa tourelle abandonnée où l'on entendait la nuit le cri lugubre de la chouette qui se mêlait au bruissement des vagues venant se briser à ses pieds. Là, tout impressionnait si vivement son esprit que, oubliant tout ce qui l'entourait, il ne sentait pas, dans les tristes soirées d'automne, que la pluie lui fouettait le corps et que les ténèbres commençaient à l'environner.

Les années s'écoulaient vite quand on travaille et qu'on a pour se soutenir la divine espérance.

Alfred, depuis quatre ans, n'avait plus revu son village. Peu de nouvelles, il est vrai, venaient troubler le calme de sa solitude; mais à chaque lettre de sa sœur qui lui parlait de leur vieille grand-mère, de leurs espérances futures, Léonie avait ajouté quelques mots; fleurs d'amour qui allaient au cœur du jeune homme! Il vivait de douce attente et de travail.

Encore six mois, et il passerait ses derniers examens, il serait docteur.

Mais soudain un terrible soupçon vint s'éveiller en lui, et comme une vipère le mordit au cœur. Dans la dernière lettre de sa sœur, il n'y avait pas un mot de Léonie, pas un mot!... C'était la première fois. Puis, toute la missive de Marie reflétait une tristesse, un accablement qui gagna l'impressionnable jeune homme.

Tourmenté nuit et jour par un sombre pressentiment, il ne pouvait plus goûter un moment de repos. Il lui semblait déjà que son amie d'enfance lui était infidèle, qu'elle l'avait oublié pour un autre. Il sentait dans son âme une plaie profonde et les symptômes d'un mal terrible, la jalousie.

Il lui fût impossible, après quelques jours de souffrances, de rester plus longtemps dans ce doute affreux. Il fit part à son vieil oncle de ses tourments et de son désir de revoir au plus vite, pour quelques jours, son village.

Le vieillard le consola de son mieux, lui prodigua les conseils les plus paternels, versa sur ses blessures le baume de l'espoir et lui donna sa bénédiction.

Voilà donc notre héros parti pour son lieu natal.

VIII.

Quand un sombre pressentiment est né dans notre cœur, poussés nuit et jour par une main invisible et impitoyable, nous ne pouvons goûter

un moment de repos. Notre âme éperdue, tourmentée, n'a qu'un désir: celui d'éclaircir le doute affreux qui la torture, et de connaître, s'il le faut, toute l'étendue de son malheur. Ce désir, cette volonté, Alfred l'avait aussi. S'il devait être malheureux, il voulait le savoir.

Une excitation fébrile facile à comprendre soutint le jeune homme pendant qu'il parcourait cette longue route pour la troisième fois, et hélas! chaque fois dans des conditions si différentes.

Arrivé chez lui le soir, personne au village ne se doutait de sa présence à la maison verte. D'ailleurs, peu auraient reconnu dans cet élégant jeune homme le petit paysan d'autrefois. Anxieux, il raconta à sa grand-mère étonnée le motif de sa visite imprévue. Il lui fit part de son amour, que la vieille avait, du reste, deviné depuis longtemps; il lui parla de ses soupçons, de son désespoir.

— Qu'en penses-tu, bonne mère? Dis-le-moi franchement: Léonie ne m'aimerait-elle plus?

Emue jusqu'au plus profond du cœur, la vieille Gertude ne sut que répondre. Elle aussi avait le pressentiment, si près la certitude que tout serait bientôt fini à jamais entre son cher Alfred et la fille du riche propriétaire, lequel avait accru sa fortune depuis quelque temps par des spéculations un peu véreuses, et dont l'ambition était, on le pense bien, au même niveau que sa fortune. Mais, craignant d'attrister encore davantage le jeune homme, elle n'osa lui dire tout ce qu'elle pensait.

— Non, répondit-elle, je ne crois pas que Léonie te soit infidèle, car l'affection qu'elle te portait était aussi vive que sincère... Ce qui m'attriste, c'est qu'elle n'est plus si familière avec ta sœur Marie. De temps à autre elle vient encore nous visiter, mais j'ai cru remarquer une certaine retenue dans ses confidences, une certaine contrainte. Ses parents aussi ont l'air de s'éloigner un peu des habitants de la maison verte. C'est probablement parce que leurs richesses ont beaucoup augmenté depuis quelque temps, que le monde et les convenances sociales, comprises à leur façon, exigent ce changement... Mais tout cela, mon enfant, nous l'exagérons peut-être par des craintes chimériques. De plus, notre cœur aimant, et partant facile à s'émouvoir, peut nous induire en erreur; car Dieu sait si la jeune fille a le moindre sentiment de la peine qu'elle nous fait.

Admirable apogée de la femme en général! Il était du devoir de Gertrude de découvrir une partie de la vérité au jeune homme; mais, à côté de sa blessure, elle trouve aussitôt dans son affection un baume salulaire.

L'étudiant pourtant n'était point consolé.

— Non, non, soupira-t-il quand il fut un moment seul, elle ne peut pas m'aimer; moi, je n'ai rien, rien si ce n'est mon amour pour elle. Je suis seul, inconnu, abandonné!... Qui donc jetterait un regard de compassion sur moi?... Je ne suis rien! Elle est jeune, belle, riche; tout ce qui m'environne, bois, campagnes, prairies, lui appartient d'un jour. Elle se verra bientôt entourée d'adorateurs, de chercheurs de fortune peut-être, qui la flatteront et lui diront des mensonges!... Elle se verra choyée partout, elle sera la reine du jour!... Telle est sa position; telle est la mienne.

Autrefois, comme nous l'avons dit, il se rendait souvent à la maison de campagne, où il était toujours le bienvenu. Maintenant, de crainte qu'on ne devinât la cause de sa visite imprévue, il n'osa s'y rendre. De plus, il était pour ainsi dire persuadé de l'hostilité du père, qui probablement n'attendait que l'occasion pour la lui faire sentir. Comme le désir et la privation sont les plus grands tourments du damné, c'était aussi la plus grande souffrance d'Alfred de se savoir si près de la bien-aimée de son cœur, et de ne pas la voir. Ainsi qu'un malfaiteur que l'on voit rôder autour d'une maison et se cacher au moindre bruit, puis marcher avec plus de précaution encore, cherchant le moment favorable pour exécuter ses ténébreux desseins; ainsi le lendemain, comme si un projet criminel eût germé dans son esprit, Alfred rôda des heures et des heures autour de la maison de campagne. Un bruit, si faible qu'il fût, venait-il frapper son oreille,

effrayé et comme inconscient de ce qu'il faisait, il se cachait, puis, l'alerte passée, il errait de nouveau. Des voix frappèrent son oreille.

(A continuer.)

Dr C. PARET.

## MARCHAND CONTRE MARCHAND.

Roman de mœurs.

### XVI.

Au moment où le commis de Jonas Boulling faisait arrêter, comme brigand, l'étranger qui s'était présenté à la célèbre boutique, M. Noher, le directeur de la ville, était précisément en voyage, et on ne l'attendait que dans quelques jours. Aussi le bourgmestre en fonctions, honnête artisan, éprouvait une plus grande anxiété que le prisonnier, par rapport à l'événement qui venait de se passer.

L'inconnu s'était annoncé chez lui comme joueur de marionnettes, en demandant la permission d'ouvrir son petit théâtre à Fehdingue, et lorsque le commis de M. Noher lui mit sous les yeux le fameux procès-verbal des brigands, il s'écria :

— Homme doublement dangereux! Serpent caché sous des fleurs!

Il fit mettre les fers aux pieds et aux mains du prisonnier et expédia un courrier au gouverneur, avec la nouvelle de ce qui venait de se passer dans la bonne ville de Fehdingue.

M. Noher ne tarda guère à arriver.

Il était au désespoir d'une aventure qui pouvait le compromettre. Il n'osait avouer hautement qu'il avait fabriqué à plaisir un faux procès-verbal; et, cependant, c'était le seul motif valable de relâcher immédiatement le prisonnier innocent. Il fallait donc continuer la comédie et faire subir un interrogatoire à la victime de Polycarpe.

Le pauvre diable s'avança d'un air délibéré à la barre du tribunal, et se plaignit en termes énergiques de son arrestation. Il trouva ridicule qu'on le prît pour un voleur de grand chemin, et il offrit de prouver que le même jour où l'on supposait qu'il avait attaqué deux voyageurs sur le territoire de Fehdingue, il en était éloigné de vingt lieues. Il menaça les magistrats de porter plainte contre eux du chef d'arrestation arbitraire; en un mot, il s'exprima avec tant de véhémence que tout le tribunal éprouva les plus vives inquiétudes.

— Notre position, Messieurs, est vraiment embarrassante, dit M. Noher, comme on reconduisait le prisonnier à la geôle; si, par méprise, nous avons chargé de fers un innocent, il nous intentera, foi d'honnête homme, un procès ruineux; s'il est en effet un brigand, tant pis pour nous!... Il nous faudra l'alimenter pendant longtemps en prison, et finir par le faire décapiter ou pendre à grands frais, ce qui achèvera d'épuiser notre caisse, qui, comme vous le savez, n'est plus qu'un corps sans âme.

— Mais que faire? demandèrent les conseillers.

— Il y a un moyen, dit le gouverneur, un moyen sûr de se débarrasser de l'individu. Ne trouvez-vous pas souvent dans vos journaux, que des criminels se sont échappés, et qu'on fait circuler leurs signalements seulement „pro forma”? C'est-à-dire, pour l'apparence, pour le bon exemple... car on n'a point envie de remettre en cage les oisieux qu'on a laissés exprès s'envoler.

Les membres du Conseil trouvèrent cette méthode édifiante, excellente, et avantageuse pour le trésor. On fit venir le geôlier, auquel le directeur commanda d'ôter les fers au prisonnier, et de lui laisser pleine liberté d'aller et de venir dans la maison d'arrêt.

— Cet homme paraît innocent, ajouta-t-il, il attendra tranquillement le résultat des enquêtes et perquisitions.

— Permettez-moi de vous faire observer, seigneur gouverneur, que si, tôt ou tard, le prisonnier s'évade, on ne rejettera la faute sur personne autre que moi.

Le seigneur gouverneur répondit:

— Faites ce que nous ordonnons; vous êtes hors de toute responsabilité.

Le geôlier comprit ce que cela voulait dire.

En conséquence, il procura à son hôte les plus belles occasions d'enfiler la venelle; mais l'entêté ne bougea pas de place, et Noher enragea quinze jours de suite, chaque matin, en voyant qu'on ne lui annonçait pas la fuite à laquelle il s'était toujours attendu.

### XVII.

Sur ces entrefaites, il reçut de la capitale des nouvelles intéressantes.

Franz lui écrivait qu'il serait sous peu de jours de retour à Fehdingue. C'était tout ce que le directeur souhaitait; car il avait le projet de faire attester l'innocence du prisonnier et de lui rendre la liberté.

Le jeune homme pria en même temps Fasmann de disposer, aussi promptement que possible, la maison qu'il lui louait, de manière à pouvoir y établir boutique. Ce dernier se mit aussitôt en devoir de faire droit à une demande qui l'enchantait.

Cependant les maçons et les charpentiers n'eurent pas plutôt mis la main à l'ouvrage, que Jonas en fut instruit.

Emu de cette nouvelle, l'hôte du „Paladin Noir” suspendit toute occupation pour venir lui-même inspecter la bâtisse.

Les maçons, que Fasmann dirigeait en personne, étaient en train d'élargir une fenêtre du rez-de-chaussée pour en faire une porte. Jonas, stupéfait, les regardait opérer de loin, et brûlait d'envie de leur demander le but de leurs travaux; mais le gros inspecteur du bâtiment, qui semblait avoir tout-à-fait oublié son cher fauteuil, le gênait singulièrement.

A la fin, la curiosité le tira de son embuscade.

Il s'avança harlement vers l'aubergiste, le salua poliment et lui demanda, avec une aménité feinte, ce qu'il faisait là de bon.

— Ne voyez-vous pas que cette fenêtre va devenir porte? répondit Fasmann. J'ai dessein d'établir une boutique pour y faire un commerce de charité chrétienne et d'humanité, puisque ces deux articles ne se trouvent pas, que je sache, dans la vôtre.

— Vous êtes aujourd'hui d'une humeur railleuse et agaçante, fit Jonas avec un gros rire simulé; mais parlons sérieusement: ne peut-on savoir le motif de cette restauration?

— Eh bien! je vais vous parler franchement, répondit Fasmann: je m'occupe, comme vous, de spéculations. Cette maison n'a pas été pour moi jusqu'ici d'un grand rapport; je la dispose pour recevoir un débitant, car j'espère que le Ciel, exauçant mes vœux et ceux de mes voisins, nous suscitera un homme qui nous fournisse de quoi satisfaire nos besoins journaliers, de plus près et à meilleur compte que vous.

— C'est à mourir de rire! s'écria Jonas indigné, en frappant de sa canne sur le pavé. Je... je... je suis seul marchand ici par droit de prescription et de privilège exclusif; malheur à celui qui oserait me disputer ce droit! je l'écraserais de mes sacs d'argent! Comptez là-dessus...

A ces mots, il se retira avec un éclat de rire moqueur, sans prendre congé de personne. Deux chiens d'humeur pacifique, qui se trouvaient sur son passage, reçurent une volée de coups de canne; et un petit mendiant aurait eu le même sort, si, voyant la canne levée sur lui, il ne se fût soustrait aux coups par une prompte fuite.

Jonas, écumant de rage, arriva à la maison. Il appela aussitôt le vieux factotum dans son cabinet.

— Polycarpe, dit-il, un orage se forme sur nos têtes... L'aubergiste bâtit une boutique. Le mauvais drôle prétend qu'il ne travaille que par spéculation; mais moi, je suis sûr qu'il a déjà dans sa manche quelque pécuniaire qui veut se nicher dans sa maison pour me ruiner. Dieu merci, j'ai de l'argent avec lequel je me sens capable de tenir tête au grand diable d'enfer lui-même, et à plus forte raison à quiconque voudrait entreprendre sur mes droits. Je me défendrai jusqu'au dernier soupir. Il faudra me seconder fidèlement, mon cher Polycarpe. Avant tout, allez trouver votre camarade, le commis du directeur Noher, pour lui tirer les vers du nez et savoir ce que l'on machine contre nous. Et tout cas, vous pouvez jeter à la tête de

votre ami une demi-livre de ce tabac qui sent un peu le moisi; car la langue de cet intrépide priseur est en rapport immédiat avec son nez.

La libéralité fut faite, mais en pure perte; car la langue qu'il s'agissait de délier n'avait rien à révéler. Le reconnaissant Kilhasse remua tous les papiers de son maître en son absence, pour pénétrer le mystère. Heureusement le directeur avait brûlé la lettre de Franz, et l'on ne trouva pas une ligne concernant cette affaire.

## XVIII.

Trois jours après, Franz revenait, à la faveur d'une soirée obscure, s'installer de nouveau au „Paladin Noir.”

Au bout de quelques heures, il fut rejoint par Maurice, qui amenait avec lui un jeune commis, nommé Léger, qu'il avait engagé pour le compte de son ami.

Ils étaient suivis d'une voiture chargée de café, de sucre, de diverses épicerie, d'objets de merceries, etc.

Tout cela s'exécuta sans bruit, ni sensation, parce que Fehdingue était une ville ouverte et franche de tout droit d'octroi.

Le lendemain, Franz remit au gouverneur l'ordre qu'il avait obtenu du prince. Il était enjoint au magistrat de permettre à l'exposant d'établir boutique, et d'accorder à son commerce toute la latitude qu'avait Boulling.

— Vous voyez, Messieurs, dit Noher, avec un air de triomphe, que je connais bien les affaires. Tout ce que j'entreprends réussit.

Cependant il fallut avouer au même instant que l'histoire feinte des voleurs, signalés juridiquement, avait produit un très-vilain quiproquo. Frantz, que l'aubergiste avait déjà instruit de cette malheureuse aventure, avoua que cette fiction lui avait déplu dès le premier abord. Il en prit occasion de faire chaudement le panégyrique de la vérité.

— Vous avez raison, foi d'honnête homme, vous avez raison, dit Noher; mais que voulez-vous? La faute est faite, il ne vous reste plus qu'à la réparer, en vous présentant au tribunal, ainsi que votre ami et le joueur de marionnettes, et voici ce que vous déclarerez purement et simplement: „Nous ne connaissons point cet homme; il ne nous a pas attaqués sur la route.”

Franz ne pouvait raisonnablement se refuser à cette démarche, toute désagréable qu'elle fût. Il promit de paraître au jour fixé à l'audience avec son ami, sans citation ultérieure, et témoigna en même temps le désir qu'il avait qu'aussitôt cette satisfaction rendue, on communiquât au Sénat assemblé le privilège qu'il venait d'obtenir, parce qu'il était en mesure d'ouvrir à l'instant son magasin.

Les amis comparurent devant le Conseil; le joueur de marionnettes leur fut présenté. Ils le déclarèrent innocent du crime qu'on lui imputait; mais cette satisfaction ne le calma pas. Il persista à exiger de M. Polycarpe excuses, réparation d'honneur et une indemnité pécuniaire pour son emprisonnement.

M. Polycarpe fut sommé de comparaître. Il se présenta devant le tribunal, d'un air serein et riant. Il croyait avoir bien mérité de la patrie, en livrant entre les mains de la justice un dangereux malfaiteur, et il s'attendait à des remerciements et à des louanges.

A la vue des jeunes gens, à qui l'on avait donné des sièges d'honneur, il fut un peu

décontenancé; cependant il se remit bien vite en pensant qu'ils n'étaient sûrement revenus à Fehdingue que pour déposer contre les brigands de grands chemins. Le gouverneur détruisit en un moment ces brillantes espérances.

L'homme de confiance de Boulling fut condamné à faire des excuses et à accorder réparation d'honneur à un homme innocent, à s'entendre avec lui au sujet du dédommagement qu'il avait droit d'exiger, et à payer les frais de la procédure.

Le condamné, pâle comme la mort, et la bouche béante, avait les yeux fixés sur le gouverneur. Sa taille se raccourcissait, son corps s'affaissait toujours de plus en plus sur ses genoux tremblants, qui se pliaient en avant, comme s'il eût voulu s'agenouiller devant son juge sévère. Il finit par faire pitié au joueur

présence des membres du Sénat de la ville, le gouverneur ouvrit la serrure de son grand portefeuille, qui, quoique toujours vide, ou ne contenant qu'une gazette, le suivait solennellement, chaque fois qu'il se rendait au Conseil. Il en tira le rescript du souverain, le lut à haute voix, et les auditeurs en furent aussi surpris et épouvantés que si le tambour d'alarme eût annoncé que le feu était à la ville.

Lorsqu'il en vint à la conclusion: „que chacun ait à se conformer au présent ordre,” les conseillers écarquillèrent les yeux, et jetèrent sur le jeune marchand des regards sornois. Il s'éleva ensuite un murmure d'indignation, dont le gouverneur fut véritablement l'objet.

— Que va dire M. Boulling? Certainement il ne le souffrira pas!

— M. Boulling, répondit le gouverneur, n'a pas, à la vérité, à se louer d'un pareil événement; mais il a trop de bon sens pour s'aviser d'opposer quelque résistance à la volonté du prince.

— Et qui vous parle de résistance? reprit un conseiller avec feu. M. Boulling fera des représentations, de très-humbles représentations, et il faut lui accorder le temps nécessaire. Jusque-là, M. Franz ne doit pas vendre une allumette.

— Bon, répondit Noher avec un rire moqueur, seriez-vous homme à lui interdire le commerce? Vous prétendez casser „brevi manu,” le privilège du souverain?... Ce gracieux rescript, continua le gouverneur d'un ton doctoral, accorde dès ce moment-ci à M. Frantz la permission pleine et entière de faire le commerce, sous deux conditions: la première, c'est d'établir qu'il possède quatre mille rixdalles comptant; la seconde, c'est d'ouvrir sa boutique de l'autre côté de la rivière. Or, il vous prouvera, quand vous le voudrez, qu'il possède un capital bien supérieur, et il a loué la maison de Fasmann, dans le voisinage du „Paladin Noir,” pour y tenir boutique. Il a donc rempli les conditions prescrites et peut, sans obstacle ni difficulté, commencer à vendre dès ce moment-ci, et il va le faire, car il est déjà pourvu de marchandises les plus nécessaires.

— Peste! les marchandises sont déjà là! Allons vite annoncer cette nouvelle à M. Jonas.

Après cette exclamation, les sénateurs se jetèrent sur leurs chapeaux, sur leurs cannes et s'élançèrent péle-mêle hors de la salle.

— Laissez courir ces imbéciles, dit le directeur à nos amis. Ce sont de pauvres sires, à qui la richesse de Boulling impose. Cependant ici, lui ni ses plats complaisants, ne sauraient vous faire le moindre tort. C'est de quoi je puis vous répondre, foi d'honnête homme!... J'aurai l'honneur d'aller tantôt visiter votre bel établissement, si vous voulez bien le permettre.

Après une réponse très-polie de la part de Franz, ils se séparèrent.

Cependant rien n'était plus plaisant que de voir nos vieux sénateurs aux jambes débiles et cagneuses, courir à qui mieux mieux dans la rue et se disputer le mérite d'annoncer le premier l'importante nouvelle au haut et puissant seigneur Boulling, et faire preuve de son zèle; mais comme ils n'étaient ingambes ni les uns ni les autres, ceux de derrière tiraient par l'habit ceux de devant, pour n'être pas dépassés par eux.

(A continuer.)



LE SAKI.

de marionnettes lui-même.

— Remettez-vous, mon garçon, lui dit-il doucement, je vous dispense des excuses, et même du dédommagement si vos moyens pécuniaires n'y peuvent suffire.

— Que Dieu vous en récompense! balbutia Polycarpe, en s'essuyant les yeux.

Mais il y avait à payer les frais de la procédure. M. Noher en dressa le compte et ne se fit aucun scrupule d'outrepasser la taxe. On remit donc à Polycarpe un bordereau bien garni de chiffres, dont l'addition offrait un total désespérant, et on lui signifia de payer dans les vingt quatre heures, s'il ne voulait qu'on procédât par saisie et même par corps contre lui.

Polycarpe et le joueur de marionnettes se séparèrent bons amis. Franz invita ce dernier à dîner à son auberge. La noblesse inattendue de son procédé enchantait le jeune homme, qui voulait faire plus ample connaissance avec lui.

## XIX.

Lorsque nos amis se trouvèrent seuls en